



DAVID
BOWIE
@75

Martin Popoff

LEDUC 
POP CULTURE

De son premier album éponyme en 1967 à *Blackstar*, sorti deux jours avant sa mort, David Bowie est considéré comme l'un des artistes les plus influents des cinq dernières décennies.

Martin Popoff vous propose de revivre la carrière et la vie de cette icône à travers 75 moments-clés : ses albums légendaires, ses performances, ses collaborations, en passant par sa vie personnelle et ses romances.

Un bel hommage à un monstre sacré de la musique pop rock, richement illustré, et accompagné d'un poster et d'une carte postale inédits.

Martin Popoff est l'auteur de plus de 60 livres sur le hard rock, le heavy metal, le classic rock, et a contribué à des magazines et sites musicaux.

Il a également participé aux documentaires primés *Rush: Beyond the Lighted Stage* et *ZZ Top: That Little Ol'Band from Texas* pour Banger Films.

29,95 €

Prix TTC France
ISBN : 979-10-285-2557-6



editionsleduc.com
LEDUC
POP CULTURE



Rayon : Musique

EWB
@75

@BOWIE @75

Martin Popoff
Traduit par Aude Lemeunier

LEDUC 
POP CULTURE

6	INTRODUCTION
8	PARTIE 1 : CHANTEUR POP, 1947-1972
38	PARTIE 2 : ROCK STAR, 1972-1975
80	PARTIE 3 : MUSICIEN, 1976-1983
122	PARTIE 4 : BÊTE DE SCÈNE, 1983-1992
158	PARTIE 5 : ICÔNE DU ROCK, 1993-2006
184	PARTIE 6 : L'ARTISTE, 2006-2016
202	INDEX
206	CRÉDITS PHOTOS
206	L'AUTEUR



INTRODUCTION

Bowie @75 présente 75 moments clés de la vie de David Bowie : des étapes de sa carrière, mais aussi d'autres événements importants qui ont jalonné une existence trépidante vécue, comme nous allons le découvrir, au service de l'art. Car Bowie a voué toute sa vie à l'art, bien souvent aux dépens de ses relations personnelles, voire de sa santé, lui qui était prêt à se prosterner aux pieds de son insatiable muse.

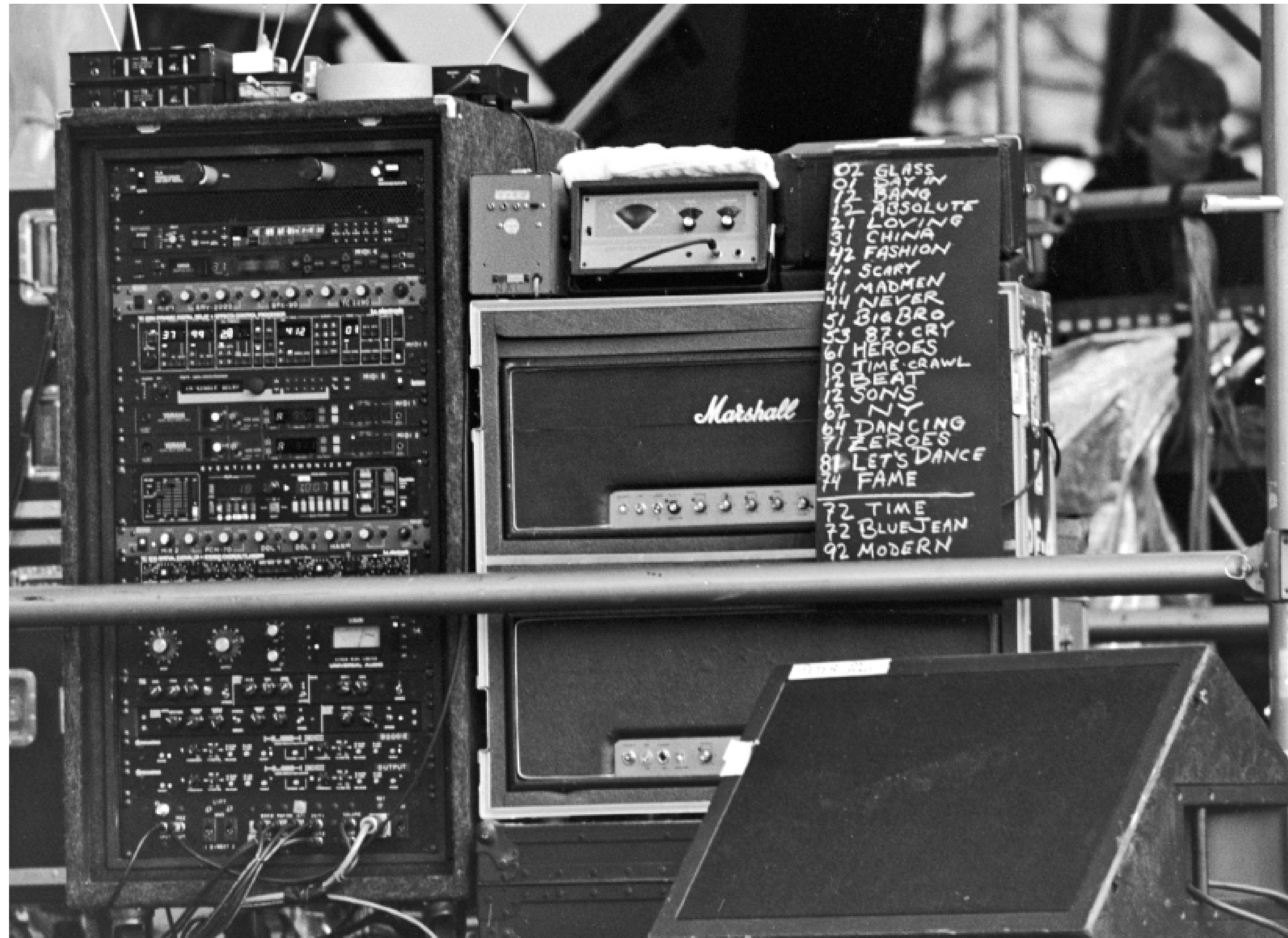
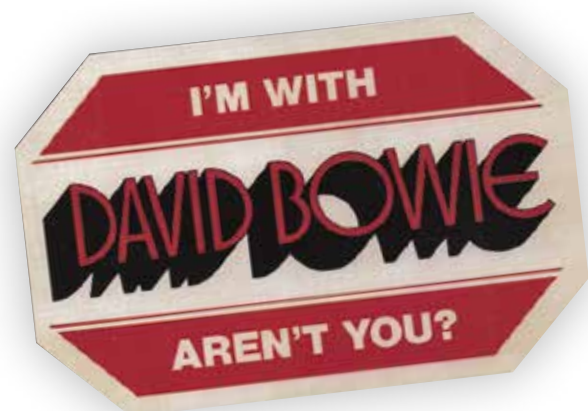
Nous espérons ici montrer que toutes les formes d'art ont façonné l'entité audiovisuelle qu'est David Bowie. Celles et ceux qui ont collaboré avec l'homme, dès 1969, sont unanimes : à tout moment, Bowie pouvait abandonner le rock'n'roll pour se consacrer au théâtre ou au cinéma. Pendant toute sa vie, un peintre, un fan averti et un consommateur vorace de tous les arts ont bouillonné en lui.

La méthodologie, le travail acharné et la précision extrême le caractérisaient à chaque étape de la production, de l'innovation qu'il cherchait en permanence. Le but n'était pas toujours d'aller du point A au point B (le point B n'était généralement pas défini). Il ne craignait pas de conquérir des territoires inconnus, ayant compris très tôt que les nouveaux médias étaient des voies à suivre pour relier les points.

Toujours avide de découvrir de jeunes talents, Bowie aimait aussi travailler avec des artistes établis, les magnifier. Éternel précurseur, il n'a que rarement adopté le rôle de suiveur ; c'est là un élément récurrent de ces 75 récits mis en contexte et datés précisément.

Chacun de ses albums studio est mentionné dans ce livre. C'est la seule règle. Pour le reste, vous y trouverez des événements familiaux, des scandales médiatiques, quelques considérations sur sa sexualité, sa filmographie, son rapport à la drogue, les vicissitudes de sa carrière, la technologie, les tournées triomphales, quelques collaborations et les distinctions reçues.

Même le décès de Bowie, d'un cancer, à l'âge de 69 ans, fut une performance artistique silencieuse et digne, remarquablement matérialisée par la sortie de son dernier album, *Blackstar*, deux jours avant sa mort. Nous avancerons donc de station en station, 75 au total, pour découvrir de manière inédite cette figure légendaire, la créativité personnifiée, œuvrant sans relâche jusqu'à ce que son insatiable muse lui intime d'arrêter et de se reposer.



Setlist et amplis de la tournée *Glass Spider*, Amsterdam, le 30 mars 1987.

01

SCREAM LIKE A BABY

NAISSANCE À BRIXTON

Né le 8 janvier 1947 à Brixton, à deux pas du centre de Londres, David Robert Jones est un enfant qui s'avérera précoce, devenu banlieusard à la faveur d'un déménagement de la famille à Bromley en janvier 1953, au sud-est de la capitale anglaise. Sa mère, Peggy Burns, 33 ans à la naissance de David, est une serveuse d'origine irlandaise ; son père, Haywood « John » Stenton Jones, 35 ans, s'occupe des relations publiques de l'association de protection de l'enfance Barnardo's. Canon Road est rapidement délaissée pour une agréable maison de style Tudor au cadre verdoyant sur Clarence Road. En 1955, la famille s'installe au 4 Plaistow Grove, où David vit jusqu'à l'âge de 17 ans, près de la station de Sundridge Park, ce qui lui permet de se rendre régulièrement à Londres.

Mais une ombre plane sur la famille. En 1937, Peg a accouché de Terry, demi-frère aîné de David, né hors mariage de la liaison qu'entretenait alors ce superbe mannequin lingerie avec un barman français, avant d'épouser Haywood. Peg est l'aînée de

six filles dont la mère, Margaret, est une matriarche cruelle, ce qui pourrait expliquer, au moins en partie, les graves troubles mentaux dont souffrent trois des tantes de David. Celui-ci redoutera d'ailleurs toute sa vie l'apparition du chien noir de la dépression et cherchera à comprendre le caractère potentiellement héréditaire de cette maladie. Terry, mentor du jeune David en matière de tendances, souffre de schizophrénie, un trouble exacerbé par les brimades infligées par sa grand-mère (à qui il a été confié avant de retrouver sa famille à l'âge de 9 ans, après la naissance de David).

La présence de Terry exaspère Haywood. Il réserve son attention et son affection à David, qu'il emmène à des concerts et initie à la musique en lui achetant un saxophone pour ses 9 ans. À la Burnt Ash Primary School, David chante dans la chorale ; il excelle à la flûte à bec et dans le nouveau programme de danse de l'école. Son père l'encourage en achetant des 45 tours de rockeurs américains, dont Elvis Presley, né, comme David, un 8 janvier. Haywood



Les premières influences de la famille Jones.



À Bromley, à 8 ans, en 1955.



Rue de Bromley, sud de Londres, au début des années 1950.

lui présente aussi des artistes comme Tommy Steele à la faveur de la soirée caritative « Royal Variety Performance » qu'il organise.

Bref, le jeune David Bowie connaît sa part de dysfonctionnements familiaux. Enfant curieux, il observe de près la complexité de la maladie mentale au sein d'une grande famille dont l'amour de l'art le poussera vers une vie d'artiste. Il a cependant la

chance de traverser ces expériences en dehors du dénuement total que connaissent de nombreuses futures stars du rock. En outre, David échappe aux souffrances psychologiques infligées par le système éducatif britannique ultra rigide de l'époque.

Sa scolarité n'est pas douloureuse ; les Jones vivent confortablement en banlieue, ce dont il faut tenir compte pour comprendre la longue et sinueuse

carrière de Bowie. Sous le nom de Bowie, Jones deviendra un homme de perspective et de pragmatisme. Son socle de croyances profondes est très éloigné de Carnaby Street et Kings Road, mais pas invalidant au point que cet instinct de survie fondamental, né du vide culturel dont il se sent issu, interfère avec sa vocation d'artiste romantique. Le corps et l'esprit recevant tous deux l'énergie adéquate, ce bolide ne tardera pas à rugir.

02

TEENAGE WILDLIFE

LE LYCÉE TECHNIQUE DE BROMLEY

L'étincelle du rock s'est déjà allumée au sein de sa famille provinciale, grâce à son père, mais ce n'est qu'après son départ de Burnt Ash, en septembre 1958 et son entrée au lycée technique de Bromley (aujourd'hui Ravens Wood) que David commence à s'identifier réellement à cette musique, celle qu'il va créer. Bromley Tech est un second choix, car le bulletin de David est trop faible pour le faire admettre à la Bromley Grammar School.

David aurait eu une révélation en écoutant pour la première fois la chanson « Tutti Frutti » de Little Richard. Il ne tarde pas à imiter les pas de danse de Chuck Berry et Elvis Presley pour compléter sa coupe de rockeur et ses talents naissants au ukulélé, au saxo et au piano. Sa coiffure s'accorde aussi parfaitement à ses incursions dans le skiffle (pour lequel il se met à la contrebassine). Il apprend rapidement à prendre la pose sur ses photos d'école, de trois quarts, le regard noir. Bowie devient très vite un élève populaire, doué en maths, charmeur sans être hautain, ambitieux. Il mesure près de 1,80 m, s'habille avec soin et est destiné à accomplir de grandes choses. Durant les cinq années qu'il passe dans cet établissement, les appréciations des enseignants passent de « fiable et calme » à « un véritable exhibitionniste. »

Owen Frampton, père d'un futur guitariste célèbre, Peter Frampton,

âgé de trois ans de moins que David, enseigne l'art dans l'établissement. Owen, passionné d'art sous toutes ses formes, notamment la pop, encourage son fils à se mettre à la guitare. Bowie engagera Peter Frampton dans son groupe trente ans plus tard (en 1969, son groupe Humble Pie joue en première partie de Bowie). Bromley est une école privée BCBG, uniformes et disciplines inclus, qui met en avant les langues et les sciences. Mais c'est son programme artistique progressiste qui attire les élèves les plus motivés, dont David fait partie.

Owen, qui a incité Peter à apprendre le banjo, présente son grand timide de fils à David, sachant que celui-ci joue déjà du saxo et de la guitare et qu'il pourrait faciliter l'intégration de Peter. David, Peter et un autre camarade, George Underwood, se réunissent régulièrement pour échanger des plans de guitare. Owen va jusqu'à qualifier David, « l'imprévisible », « l'incompris », de « figure culte » alors qu'il n'a que 14 ans, notant qu'il change régulièrement de couleur de cheveux et s'épile les sourcils. Bowie est entre de bonnes mains : comme l'expliquera un jour le directeur créatif Aziz Cami, Frampton père rêve que son programme artistique devienne une porte d'entrée vers les écoles d'art, objectif atteint en 1967, alors que Bowie sera déjà devenu un génie créatif.



À 15 ans, au lycée technique de Bromley.

03

BOYS KEEP SWINGING

LE COUP DE POING QUI FERA LE TOUR DU MONDE

Meilleur ami de lycée de David Bowie, George Underwood est aussi à l'origine d'une blessure qui fera pour toujours partie de l'identité du chanteur. Mais revenons un peu en arrière. Underwood joue un rôle crucial dans les débuts de Bowie sur la scène musicale. Les deux amis font partie de la chorale de l'église St Mary en 1958 et présentent un duo, au cours d'un camp, en improvisant un set de skiffle, George à la guitare sèche et David au ukulélé et à la contrebassine à une corde (de sa fabrication). Ils chantent tous deux dans leur premier groupe sérieux, The Konrads. George quitte bientôt le groupe, qui donnera des dizaines de concerts entre 1962 et 1963.

En janvier 1962, dans le bus, Underwood décoche un coup de poing à David en

raison d'une rivalité qui les oppose au sujet d'une certaine Carol Goldsmith. La bague que porte George provoque une grave lésion qui nécessitera de nombreuses interventions chirurgicales. Bowie démentira plus tard l'implication de toute bague et affirmera que c'est l'ongle de George qui a égratigné son œil (ajoutant que le coup n'était pas violent). Quoi qu'il en soit, l'œil gauche de Bowie en gardera à vie une paralysie des muscles de l'iris appelée anisocorie. Sa pupille reste dilatée en permanence, ce qui lui donne sa couleur sombre de loin, voire une couleur différente de celle de l'œil droit, une affection rare appelée hétérochromie irienne. Sa perception de la profondeur en restera, elle aussi, perturbée.

Bowie n'en a jamais voulu à Underwood pour ce coup de poing.



George Underwood, ancien camarade de Bowie, responsable de son hétérochromie irienne, mise en avant sur la pochette du best of *ChangesTwoBowie* en 1981. Underwood concevra les pochettes de certains de ses plus grands albums, dont *Hunky Dory*.



Avec The Konrads, 1963.

Leur amitié durera toute leur vie. Underwood n'intègre pas, aux côtés de son acolyte, le groupe The King Bees. Pur produit du programme artistique du lycée de Bromley, il illustrera et concevra des couvertures de livres et des pochettes d'albums majeurs, notamment *Hunky Dory* et *The Rise and Fall of Ziggy Stardust and the Spiders from Mars*.

Cette blessure a fortement contribué à faire de Bowie l'incarnation d'un être spécial, différent, qui pourrait bien, compte tenu de ses premiers tubes inspirés par l'espace et de son rôle

dans *L'Homme qui venait d'ailleurs*, être un extraterrestre. Cette particularité viendra s'ajouter à l'intérêt de Bowie pour le surnaturel, lui qui savait arborer un regard malveillant sur certaines photos et illustrations. La plupart des gens croient, à tort, que David avait des yeux vairons, bleu à droite et marron à gauche. À plusieurs reprises, interrogé à ce sujet dans des interviews données des années après, David remerciera George de lui avoir offert « une sorte de mystique », immortalisée de manière emblématique (et lumineuse !) sur la pochette du best of *ChangesTwoBowie*.



Photo d'école prise à l'époque du coup de poing d'Underwood.

04

THERE IS A HAPPY LAND

LA SORTIE DU PREMIER SINGLE

Las du répertoire pop de The Konrads, David Bowie quitte le groupe après un concert du Nouvel An 1963, préférant s'intéresser à la nouvelle génération du blues, dominée par un jeune groupe appelé les Rolling Stones (au début de l'année 1964, The Konrads, sans Bowie, assurent la première partie de la tournée des Rolling Stones).

David, alors âgé de 17 ans, s'attelle rapidement à son premier album, sous le pseudonyme Davie Jones, avec les King Bees, un nom choisi en hommage

à la chanson de Slim Harpo, « I'm a King Bee ». Dans la presse, il évoque son intérêt pour Little Richard, Bob Dylan et John Lee Hooker, une manière habile de dévoiler ses objectifs. Underwood est à ses côtés, à la guitare rythmique et au chant, accompagné de Roger Buck (guitare solo), Dave Howard (basse) et Bobby Allen (batterie).

Le titre « Liza Jane » sort le 5 juin 1964 sur le label Vocalion Pop, filiale de Decca Record. Reprise du standard « Li'l Liza Jane », le morceau est actualisé

par le groupe et crédité à son manager, Leslie Conn. Le groupe affiche une certaine assurance en utilisant un riff de guitare fuzz sur ce morceau furieux influencé par les Stones et annonçant les prémices du garage rock. David chante avec énergie et caractère. Les King Bees jouent comme des pros.

La face B, une reprise du titre de 1964 « Louie, Go Home » de Paul Revere & The Raiders, renommé « Louie, Louie Go Home », est un peu plus rétro. Contrairement à sa performance sur la

face A, David semble jouer un personnage, sa voix est pincée (un peu comme celle de John Lennon), il ajoute une sorte d'accent et un *vocal fry*. Bien sûr, c'est une manière de chanter que Mick Jagger comme Roger Daltrey adopteront afin d'interagir avec la musique de la génération précédente, qu'ils respectent, mais avec Bowie, le plus grand caméléon du rock, le contraste entre les deux chansons est encore plus net.

Malgré quelques participations à des émissions de télévision, grâce à Leslie

Conn, la diffusion du titre par Radio Luxembourg et des critiques flatteuses dans *Record Retailer*, *Record Mirror* et *NME*, les ventes de ce single « R&B ambitieux et entier » ne décollent pas. Les King Bees se séparent au bout de quelques mois. David continue à établir sa réputation d'artiste multifacette et devient le leader d'un tout nouveau groupe. Composé de sept membres, le groupe The Manish Boys [sic] tire lui aussi son nom d'un vieux morceau de blues de 1955, « Mannish Boy » de Muddy Waters.



Davie Jones, mars 1965.



Premières influences, Slim Harpo.



Les Manish Boys à la BBC, mars 1965.



05

SILLY BOY BLUE

LE PREMIER ALBUM



Bowie sort quelques singles avec les Manish Boys, The Lower Third et The Buzz, mais en 1966, il est dans une impasse. Face aux échecs commerciaux, il envisage de quitter la scène musicale au bout de seulement quatre ans. En octobre 1965, las d'être confondu avec le chanteur des Monkeys, Davy Jones, il devient David Bowie, pseudonyme inspiré de Jim Bowie, figure légendaire de l'histoire américaine, et du couteau de chasse éponyme.

Jouant la débrouille, il se glisse dans un costume musical assorti à son pseudonyme chargé d'histoire et sort son premier album, *David Bowie*, chez Deram, le 1^{er} juin 1967. Terminée la version R&B de l'artiste, oubliés depuis longtemps les vestiges du blues et du garage rock. *David Bowie* contient toutes les formes de pop accessibles, du vaudeville au music-hall en passant par l'easy listening et la musique édouardienne, saupoudrées de doses homéopathiques de psychédéisme. À ce titre, l'album pourrait être l'œuvre des Beatles, des Who, des Stones et des Kinks : l'amusante visite d'un monde en technicolor, mais moins dangereuse, plus douce. Sous un autre angle, *David Bowie* est une version sobre et

disciplinée de Pink Floyd époque Syd Barrett, centrée sur la « pop star » du groupe et regorgeant de cuivres et d'arrangements de cordes. Ce résultat est principalement le fait du bassiste et arrangeur Dek Fearnley et du producteur Mike Vernon. Mais le conteur, c'est David Bowie.

Son premier album est souvent considéré, à tort, comme un désastre. Bien sûr, quelques années et un certain nombre de virages culturels le séparent du reste du répertoire, mais pour un disque réalisé fin 1966, début 1967, c'est un objet agréable et divertissant au psychédéisme balbutiant, poli, rendu incroyablement amusant par l'amplitude des paroles écrites par David et son interprétation affectée. Même réalisé par un tout jeune David Bowie, c'est un album solo qui met en avant ce qui restera éternellement le plus important dans son futur répertoire : ses talents d'auteur et d'interprète.

Le meilleur arrive vers la fin de l'album, avec « She's Got Medals », qui questionne les stéréotypes de genre et sonne comme un titre de The Move, puis avec le morceau qui clôture ce cabinet de curiosités, « Please Mr. Gravedigger », dans lequel Bowie marmonne dans l'ombre, trempé par la pluie qui s'abat sur un cimetière, sa voix réduite à un gémissement frénétique. Est-il en train d'enterrer sa carrière ou de concocter un nouveau plan ?

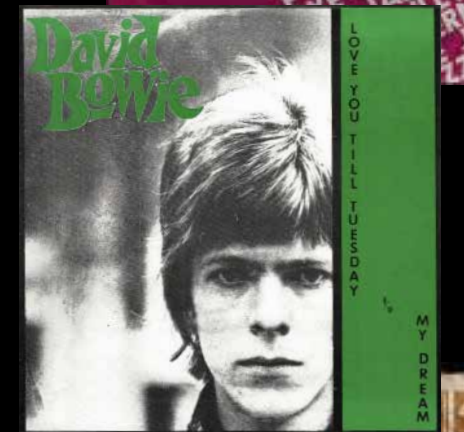
Deram a édité en singles une première version de « Rubber Band » fin 1966 et de « The Laughing Gnome » en avril 1967, avant la sortie de l'album. « Love You Till Tuesday » (l'un des premiers LP à être proposé en versions mono et stéréo) sort en single. Aucun de ces titres ne brille dans les charts, pas plus que le disque lui-même, qui se rapproche pourtant du travail des Beatles sur *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, sorti une semaine avant le trip plus provincial et plus précoce de Bowie. Même si cela n'intéresse pas grand monde, David Bowie est bel et bien là.



The Buzz dans l'émission *Ready Steady Go!* en 1966. De gauche à droite : Derek Fearnley, John Eager, Bowie, Derek Boys et John Hutchinson.

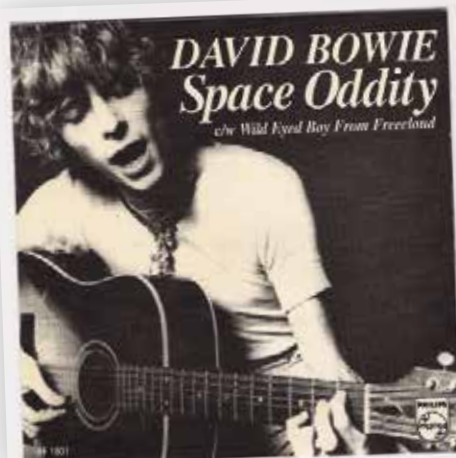


Avec The Buzz aux Wembley Studios.



MOONAGE DAYDREAM

L'ALUNISSAGE D'APOLLO ET « SPACE ODDITY »



La période Riot Squad, 1967.

Peut-on dire que 80 % du succès dépend de la capacité à se montrer ? Parce que David Bowie continue à se montrer, toujours plus provocant, composant avec un talent admirable une personnalité pluridisciplinaire qui sera plus utile pour élaborer un état d'esprit appelé « Space Oddity » que pour écrire le prochain tube radio.

Pendant l'année 1967, Bowie joue avec la formation théâtrale grimée Riot

Squad. Plus qu'un groupe de rock, c'est une revue musicale. Il enchaîne avec un spectacle de mime, *Pierrot in Turquoise*, qui fait la première partie de T. Rex, dont le leader, Marc Bolan, jouera de la guitare sur plusieurs projets de David. Officiellement abandonné par Deram en avril 1968, Bowie poursuit sa carrière avec le spectacle de mime *Turquoise*, rapidement remplacé, suite à des problèmes de line-up, par un spectacle appelé *Feathers*.



Bert Coleman présente son stylophone, auquel on doit une grande partie du son unique de « Space Oddity ».

Outre les chansons enregistrées pour Deram, mais restées dans les cartons, ces projets de Bowie donnent naissance à d'autres chansons, dont quatre singles qui ne sortent pas dans les bacs. Bowie joue aussi en solo dans des folk clubs ou des festivals gratuits, entre les représentations de *Feathers* et ses projets cinématographiques. L'artiste élargit la sphère dans laquelle il évolue, préparant, sans le savoir, le terrain pour les versions protéiformes de Bowie, chanteur solo à succès. Chacun des échecs de ses premières fantaisies laisse des traces créatives.

D'ailleurs, « Space Oddity », un titre qu'il a réussi à écrire à cette période, était destiné à un film de vingt-huit minutes intitulé *Love You Till Tuesday*, créé par l'impresario Kenneth Pitt pour faire la promotion de son nouveau poulain. Le film n'est jamais sorti et n'a donc pas eu la moindre influence sur une éventuelle signature de contrat pour le chanteur. Les chemins de Pitt et Bowie finissent par se séparer alors que la nouvelle compagne de ce dernier, Angela Barnett, se fait plus présente.

L'aventure « Space Oddity » est une histoire complexe qui prend racine dans un espace créatif compliqué. Ce titre s'inspire du film *2001, l'Odyssée de l'espace*, sorti sur les écrans britanniques

en mai 1968. Par un heureux hasard, lorsque sort « Space Oddity », le monde entier a les yeux rivés sur la première mission habitée vers la Lune. Le single est enregistré le 20 juin 1969 aux studios Trident, produit par Gus Dudgeon, avec Rick Wakeman au mellotron et Bowie au stylophone, qui donne au titre ces sonorités particulières. Le disque atterrit dans les bacs le 11 juillet, cinq jours avant le décollage d'Apollo 11. Le 20 juillet, Neil Armstrong devient le premier homme à marcher sur la Lune.

La chanson reste proche de l'orbite du premier album de Bowie, plutôt calme, avec de la guitare acoustique et une batterie discrète, et très psychédélique. Mais le psychédéisme évolue alors vers autre chose : le rock progressif. C'est là l'espace singulier qu'occupe cette chanson, aidée par la séquence d'intro, renversante et théâtrale, « Ground control to Major Tom ». Nous voilà éjectés en douceur dans la combinaison inédite d'une jolie chanson folk évoquant l'astronomie.

« Space Oddity » prend la 5^e place des ventes au Royaume-Uni, mais ce n'est qu'un début. Ce titre contribue fortement au destin de l'album suivant, confusément intitulé, comme le premier, *David Bowie*, puis renommé *Space Oddity* lors de sa réédition en 1972 chez RCA. En 1973, la

chanson renoue avec le succès et prend la 15^e place du classement du magazine *Billboard*. Elle devient n° 1 des ventes au Royaume-Uni en 1975 dans une nouvelle réédition, cette fois-ci en maxi-single, et restera pour toujours l'ambassadrice intergalactique des fans de David Bowie.

En 2013, dans une vidéo, l'astronote canadien Chris Hadfield interprète la chanson à bord de la Station spatiale internationale. « Space Oddity » devient alors le premier clip de rock tourné dans l'espace, remettant le titre sur le devant de la scène, monument immortel du rock classique, remis à l'honneur au décès de l'artiste en 2016.



« Space Oddity » s'inspire du film *2001, l'Odyssée de l'espace*, sorti sur les écrans britanniques en mai 1968.

07

WILD-EYED BOY FROM FREE-CLOUD

BOWIE SORT SON DEUXIÈME PREMIER ALBUM

Pendant la préparation de son deuxième album éponyme, David Bowie vit une expérience inédite : il a sorti un tube et signé un petit contrat avec une grande maison de disques. Et puis, il a le cœur brisé : il écrit sur sa rupture avec Hermione Farthingale dans la folk song mélancolique, mais heureusement courte, « Letter to Hermione » et le torride « An Occasional Dream ». La très pragmatique Angela Barnett fait depuis peu partie de sa vie, mais David a perdu son père au début des sessions. Il écrit « Unwashed and Somewhat Slightly Dazed », un morceau féroce et hallucinatoire, le seul titre véritablement rock de l'album, pour exprimer son chagrin.

À cette époque, malgré sept ans de métier, l'œuvre de David reste en décalage avec les titres à succès. Le deuxième album *David Bowie* perpétue l'image de son créateur, celle d'un artiste atypique de la scène rock. Bien sûr, tout le monde est un peu perdu en 1969. Le psychédéisme s'est consumé (l'album inclut une chanson peu flatteuse sur les hippies, « Cygnet Committee », que l'on pourrait qualifier de krautrock arrangé sans imagination)

et le heavy métal, comme le prog-rock, ne viendra le remplacer qu'un an plus tard.

David et son équipe (Tony Visconti, un impétueux New-Yorkais expatrié, et la plupart des membres de Junior's Eye) ne parviennent à créer qu'une poignée de chansons dans la lignée de « Space Oddity », mais moins intéressantes. En d'autres termes, l'album regorge de mélancolie et de folk nostalgique à la Nick Drake, ce qui, avec les paroles grinçantes et divertissantes de Bowie, dessine les prémices du sous-genre appelé « wyrd folk ». S'y ajoutent quelques morceaux de country rock plus joyeux, dans la veine de Bob Dylan, héros de Bowie, notamment le morceau de clôture, « Memory of a Free Festival », sur lequel un « orgue à vent électrique » remplace les guitares acoustiques très présentes sur le reste de l'album. Comme son premier opus, le deuxième album de David Bowie se termine sur une note excentrique que Pink Floyd finira par s'approprier : du rock acoustique sombre assez similaire au reste du disque.

Visconti admettra que, sur le projet *David Bowie*, il n'était encore qu'un

débutant qui ne savait pas quoi faire de ces malheureuses chansons et qui se sentait plus ingénieur du son que producteur. Pour lui, « Space Oddity », compte tenu de ses liens avec la mission sur la Lune, est un morceau innovant. Il en confie donc la production à Gus Dudgeon.

L'album sort le 14 novembre 1969 et n'entre pas dans les charts, du moins pas avant sa réédition sous le titre *Space Oddity*. Il prend alors la 16^e place des ventes au Royaume-Uni et, l'année suivante, s'installe plusieurs mois à la 16^e place du classement *Billboard*. À cette époque, pourtant, malgré le succès du single sur les ondes, l'album est un échec commercial : 5 000 exemplaires seulement sont écoulés six mois après sa sortie, en partie parce que le label Philips, qui connaît à cette période une grande réorganisation, rate la promotion du disque. Cependant, on ne peut nier l'étrange manque d'intérêt de la plupart des chansons qui suivent le célèbre titre qui ouvre l'album, même si, pour la plupart, elles possèdent une instrumentation similaire, tout aussi adaptée à la diffusion radio.

